



**HAL**  
open science

## Contexte et violence verbale

Claudine Moïse

► **To cite this version:**

Claudine Moïse. Contexte et violence verbale. Michelle Auzanneau. La mise en œuvre des langues dans l'interaction, L'Harmattan, pp.79-101, 2007. hal-02498326

**HAL Id: hal-02498326**

**<https://hal.science/hal-02498326>**

Submitted on 4 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **CONTEXTE ET VIOLENCE VERBALE**

**MOISE CLAUDINE UNIVERSITE D'AVIGNON**

## **INTRODUCTION**

Voilà quelques années que nous cherchons avec notre équipe d'Avignon à cerner dans sa plus grande complexité la notion de violence verbale, largement utilisée dans les médias et dans le cadre de l'Éducation Nationale, quand se généralisent les discours sur l'insécurité, la violence et les difficultés d'intégration. Les actes de langage menaçants (VINCENT, D., 2005) constituent un large champ investi par différentes équipes de recherche de Chambéry à Bruxelles ou Québec pour le monde francophone et participent de la violence verbale. On peut citer, entre autres, l'insulte, le mépris, la menace, le dénigrement, voire la médisance (MOUGIN, S, 2006). Si nous nous intéressons à tous ces phénomènes et avons travaillé sur le malentendu ou l'insulte par exemple, nous essayons aussi de définir un processus global qui se manifeste dans des « montées en tension », analysables d'un point de vue interactionnel (AUGER, N., FILLLOL, V, LOPEZ, J. et MOÏSE, C., 2003). Ce « genre » interactionnel a été très peu décrit si ce n'est à travers « la dispute » (VION, R., 1992 ; TRAVERSO, V., 1996).

Nous avons toujours posé comme préalable, dans une perspective classique en ethnographie de la communication, que les pratiques discursives et les interactions étaient à considérer comme des pratiques sociales. Ainsi ce projet nous a poussés à analyser comment, à travers la violence verbale en jeu, les locuteurs donnaient sens à leurs actions et à leurs revendications, et comment ils marquaient des prises de pouvoir ou des positionnements identitaires. Dans une autre mesure, et non des moindres, cette recherche nous a nécessairement obligés à nous poser des questions d'ordre méthodologie et éthique. Comment appréhender les données et l'analyse ? Quelle est la place du contexte dans l'analyse ? Est-il

configurant de la violence verbale ? Le chercheur est-il partie prenante du contexte ?

C'est cette question du contexte que je voudrais ici aborder pour voir comment il participe de la construction du schéma interactionnel de la violence verbale ou, pour le dire autrement, du processus de montée en tension.

### **Un positionnement théorique**

#### ***Un ancrage sociolinguistique***

J'ai, à diverses reprises (MOÏSE, C., 2002,2003), posé mes « intentions sociolinguistiques ». Je ne reviendrai pas ici sur les différents champs de la sociolinguistique relatifs à l'histoire même de la discipline si ce n'est pour souligner à la fois combien ils sont divers, allant du variationnisme qui s'est emparé de l'étiquette « sociolinguistique », à celui plus mouvant d'une sociologie du langage. La sociolinguistique variationniste considère les catégories sociales (sexe, âge, origine, catégorie socio-professionnelle) comme préétablies, éléments constitutifs du réel et pouvant rendre compte de variations en langue. Les autres sociolinguistiques, de l'analyse du discours à celle des interactions – même si la position ethnométhodologique n'est pas la même que celle de l'ethnographie de la communication – tentent, dans une certaine mesure, d'appréhender la société à travers la langue, de voir comment les pratiques langagières rendent compte d'activités, de stratégies et de positionnements sociaux, voire de prises de pouvoir. Reste que les approches interactionnelles ne se donnent pas toutes, ni les mêmes visées ni les mêmes prérequis.

#### ***L'analyse interactionnelle***

Ce projet sur la violence verbale nous a très vite poussés à savoir ce que nous recherchions à travers l'appréhension des interactions violentes et ce que nous devions considérer comme pertinent dans l'analyse. Pour l'ADI (l'analyse de interactions verbales selon Catherine Kerbrat-Orecchioni) « l'objectif est de comprendre comment les énoncés sont compris (KERBRAT-ORECCHIONI, C., 2005) », et pour l'AC (l'analyse

ethnométhodologique des conversations), il s'agit de comprendre comment les locuteurs construisent et négocient les activités langagières dont ils sont partie prenante. Pour nous, dans la filiation de l'ethnographie de la communication, l'analyse de la violence verbale, notamment dans des relations dissymétriques et institutionnelles, nous permet de mieux cerner les positionnements identitaires, les télescopes idéologiques, les crispations et les tensions sociales. Ainsi, la manifestation et l'analyse de la violence verbale nous renseignent sur le changement social en cours et donc sur notre monde en mouvement.

### ***La notion de contexte***

Les analyses interactionnelles posent de façon traditionnelle le contexte extra-discursif et le contexte intra-discursif.

L'ethnométhodologie pose comme un de ses principes (outre la *réflexivité* – capacité des locuteurs à interpréter les signes qu'ils observent pour construire du sens et donc les interactions - et l'*accountability* – les faits sont reconnaissables et donc analysables comme tels -), celui de l'*indexicalité*, en référence au contexte interlocutif, et s'attache donc essentiellement à l'analyse située des interactions. Dans cette perspective, le contexte préexiste moins à l'interaction que l'interaction le détermine et dévoile les éléments pertinents à considérer dans l'analyse, puisque donnés par les locuteurs eux-mêmes. C'est à travers l'analyse des tours de paroles et des indices observables, et non des informations extérieures, que l'on peut saisir comment les locuteurs usent du contexte et donc construisent du sens.

Pour ma part, si je ne nie pas que le sens se construit dans l'interaction, je considère que le contexte et donc le positionnement des acteurs nous permettent de mieux comprendre d'une part les mécanismes interactionnels (l'élaboration des thèmes ou *topics*, les réparations, les évitements, renoncements ou collaborations) constitutifs d'un certain déroulement de la violence verbale et d'autre part les enjeux sociaux de la violence verbale. Ainsi, elle est signifiée

d'un côté par le contexte d'énonciation (le co-texte) mais d'un autre côté, par le contexte social, ethnique, médiatique, symbolique voire psychologique. Si le contexte interactionnel est très vaste, allant du contexte immédiat (où se déroule une altercation) aux discours politiques en circulation par exemple, certains éléments ou facteurs contextuels nous sont apparus incontournables dans l'analyse. Les interactions et les interactants sont pris dans une multitude de liens, de relations qui participent de l'élaboration interactionnelle, au-delà des routines et des contraintes conversationnelles. Il existe donc des contextes hiérarchisés et même si, en leur temps, Fishman et Hymes en ont proposé des taxinomies, il reste toujours, il est vrai, difficile d'en délimiter les frontières (HELLER, M., 1995) et d'en cerner parfois la réelle pertinence. Mais pour ma part, je retiendrai ici certains éléments contextuels récurrents dans nos analyses.

#### *Les représentations sociales et la circulation des discours*

Il est intéressant de comprendre alors comment la montée en tension est liée aussi (comme toute interaction d'ailleurs) à la représentation que l'on se fait de l'autre, (je parle en fonction de ce que je me représente de l'autre et de ce que je me représente de ce que l'autre se représente de moi). Cette représentation pose l'autre dans des formes stéréotypées et réductrices, formes qui se rejouent et se reconstruisent sans cesse dans l'interaction (*puisque tu es comme ça, je ne peux te parler autrement*). Les représentations sont à la fois sociales et interculturelles et reposent inéluctablement sur la représentation identitaire de l'autre opposée au *même*. Ces représentations sont d'autant plus efficaces qu'elles sont réactivées, reprises par toute une production collective, qu'elles se diffusent au sein du groupe et le construisent dans des processus interactifs de catégorisation (ce qui « fait » élève, citoyen, client, etc) (MONDADA, L., 1998) et dans les discours rapportés en circulation (HELLER, M., 2002 ; FAIRCLOUGH, N., 1992)

La violence verbale pourra émerger dans des refus de catégorisation et dans des renégociations du sens attribué. Ainsi,

on peut dire que les interactions construisent, à un niveau social plus large, des espaces discursifs idéologiques (HELLER, M., 2002) qui servent la reproduction de l'ordre établi et les pouvoirs légitimés. On sait alors que les interactions sont prises dans des formes d'interdiscursivité et dans des discours qui se répondent. Et pour suivre la citation devenue célèbre de M. Pêcheux (1975 :147), *le propre de toute formation discursive est de dissimuler, dans la transparence du sens qui s'y forme [...], le fait que « ça parle » toujours avant, ailleurs ou indépendamment*. On peut alors reconnaître ce qui doit être des interactions entre un enseignant et un élève, entre un père et son fils (consensus idéologique construit par les discours en circulation autour de certaines notions comme la politesse, l'autorité etc...) et toute rupture des enchaînements interactionnels établis et attendus (non respect des tours de parole par exemple), si elle ne peut être renégociée dans l'interaction, pourra basculer dans la montée en tension.

#### ***Les participants à l'interaction***

Les participants à l'interaction verbale ou plus précisément les rôles qu'ils sont tenus de jouer au moment du conflit déterminent les modalités des montées en tension. En situation hiérarchique de classe, la violence verbale est perçue comme une vive transgression des élèves par rapports aux normes scolaires Au-delà de l'impolitesse (et donc d'un manque de reconnaissance de l'autre) il s'agit de transgression et de rupture d'un ordre social, où les élèves usurpent leur statut d'élèves face à « l'autorité ». La violence verbale est dans ce cas beaucoup plus lourde de conséquences qu'en situation interpersonnelle et se voit susceptible de sanctions pour rétablir l'ordre menacé. Se rejoue alors à travers la violence verbale le rapport de forces symboliques en jeu entre les protagonistes où se manifestent les rapports de pouvoir et l'absence de normes partagées (BOURDIEU, P., 1982). C'est que les protagonistes manifestent à travers leurs pratiques langagières et par les ressources qu'ils ont à leur disposition (en l'occurrence la violence verbale) les tensions sociales à l'œuvre. Selon la position sociale du locuteur dans l'interaction (enseignant,

élève, passant, automobiliste), la violence verbale va se configurer différemment mais surtout rendre compte d'enjeux sociaux et de prises de risque différents.

### Contexte et configuration de la violence verbale

#### *Un schéma de la montée en tension et force du contexte*

Nous avons défini un cadre général, un schéma de montée en tension à partir d'altercations violentes saisies en situation « naturelle », en milieu scolaire donc institutionnel. Je voudrais le reprendre ici, comme je l'avais fait avec Natahalie Auger (Auger, N., Moïse, C., 2006) à travers une des premières scènes du film *Karnaval* de Thomas Vincent. Il ne s'agit donc pas de prendre pour référence des interactions scénarisées qui pourraient, il est vrai, comme par effet de filtre transfigurer des processus sociaux et donc la réalité sociale. Il s'agit de montrer comme le processus de violence verbale défini en situation « réelle », et qui s'applique avec justesse à cette scène, est configuré par des éléments contextuels participant de la violence verbale.

#### *Le corpus*

Dans la séquence d'ouverture du film, on assiste à un conflit entre un père et son fils. Le père travaille avec ses deux fils dans un garage à Dunkerque.

Première scène dialoguée. *Le père sort du garage avec Nasser, le fils aîné ; ils sont de dos, le fils cadet les suit de très près, derrière eux, de dos aussi.*

**1. Fils cadet.** David [*geste du bras à l'adresse du père alors que celui-ci est toujours de dos*] lui à Marseille lui

**2. Père.** quoi / un garage normal c'est pas un garage normal ici [*il lève les bras au ciel*]

**3. Fils cadet.** David [*geste du bras à l'adresse du Père*] à Marseille il (se) fait cinq mille sept par mois cinq mille sept

**4. Père.** et vas-y à Marseille tu verras comment c'est Marseille

5. **Fils cadet.** de toute façon toi tu préfères faire toujours tout / plutôt que de me payer / Nasser lui là tu le payes bien lui [désignant Nasser, toujours de dos]

6. **Père.** Nasser Nasser [ratage] [il le montre] / il travaille lui

7. **Fils cadet.** Nasser Nasser [il le montre] / il te lèche le cul / Nasser c'est tout ///

[Le Père et Nasser se retournent]

8. **Père.** quoi // tu me dis ça à moi ton père // [Le père gifle le fils et maugrée ]

[La caméra est maintenant derrière le Père et Nasser ; le fils se retrouve donc de face]

9. **Fils cadet au père.** c'est la dernière fois que tu me touches

10. **Fils aîné, Nasser.** allez allez [il s'interpose]

11. **Fils cadet au père.** la prochaine fois je t'envoie à l'hôpital moi

12. **Fils aîné. Nasser.** arrête tes conneries / allez arrête

13. **Fils cadet.** [ratage] / vas-y toi / protège-le toi [il montre le père]

14. **Fils aîné. Nasser.** tu lèves la main sur papa maintenant /

15. **Fils cadet.** un père ça / un père ça / un fils [il s'auto-désigne]/ moi je suis un esclave ici moi

#### **Conventions de transcription**

- Les pauses, selon leur durée, sont marquées par /, ou //, ou encore ///.
- (rires) est un commentaire d'un comportement non verbal.

#### *Analyse de la montée en tension*

La violence verbale est inhérente au conflit qui est une divergence de points de vue, manifeste sur le plan interpersonnel et des normes sociales (il peut y avoir par

exemple divergence sur la notion de « respect » liée aux nuisances sonores de voisinage) et qui entraîne une forte tension entre les locuteurs. La violence verbale est d'autant plus « radicale » qu'elle s'inscrit dans une opposition caractérisée entre les interlocuteurs. Nous avons donc dégagé, suite à différentes analyses de situations de violence verbale, les étapes suivantes constituant une *montée en tension* dans les conversations.

*1ère étape : la violence potentielle*

La violence verbale est à relier au contexte général de communication, forme de *climat général* (GALATALO, R., et MIZZAU, M., 1998). On parlera de *violence potentielle*, liée à la personne elle-même, à son agressivité comportementale, ou liée à un contexte supposé violent, construit à travers représentations ou mises en scènes médiatiques, comme sont les images renvoyées des banlieues. De ce point de vue la violence potentielle est fortement reliée au contexte, à la fois aux discours en circulation et à l'espace.

S'il est difficile de juger d'une violence potentielle chez les locuteurs de cette scène de *Karnaval*, puisqu'il s'agit de la première séquence du film et que le spectateur – ou l'analyste de l'interaction – ne sait encore rien de la psychologie des personnages, en revanche, le décor instaure un climat général de malaise. La scène se déroule dans une zone industrielle qui semble laissée à l'abandon. Les protagonistes déambulent en bleu de travail dans ce paysage urbain interlope qui renvoie à des représentations médiatiques de la violence. Peut-on dire tout d'abord que le contexte situationnel favorise la violence verbale ? Y aura-t-il plus de violence dans des lieux perçus comme insécurisants ? Ensuite, l'espace est-il configurant de la violence verbale ou plutôt le type de relations sociales qui s'y jouent ? Ce qui nous intéresse davantage ici c'est une autre dimension contextuelle dont nous avons parlé, l'effet interdiscursif, et l'impact des discours sociaux en circulation. Le réalisateur joue de cette dimension-là. Si on ne peut dire que l'espace configure la violence verbale, la représentation de cet espace peut y contribuer. Selon la *doxa*, la violence serait

manifeste et prégnante dans des lieux laissés pour compte, significatifs de la relégation sociale et d'insécurité. En même temps, on s'est aperçu en milieu scolaire que les élèves des Zones d'Education Prioritaire jouaient devant les caméras des journalistes des mises en scène agressives, façon de répondre aux discours en circulation et les entretenir, et de participer de l'assignation identitaire dans laquelle on les fige.

*2<sup>ème</sup> étape : l'amorce de la violence ou violence embryonnaire*

Comme nous l'avons montré par ailleurs, il est des éléments identifiables linguistiquement d'une amorce de la violence verbale. On peut noter parmi eux, *l'agressivité* avec changement prosodique et posture particulière du corps, *le harcèlement verbal* avec répétition interactionnelle dans différentes séquences conversationnelles, *les joutes verbales* caractérisées par des changements de registres verbaux. A ranger dans ces figures, toutes sujettes à l'intersubjectivité des locuteurs, *l'impolitesse* et *l'incivilité*. On considère *l'impolitesse* comme une rupture des rituels conversationnels interpersonnels (refus de dire bonjour) tandis que *l'incivilité* serait à prendre d'un point de vue des codes sociaux (utilisation du téléphone portable dans le train par exemple).

L'amorce de la violence verbale est « lancée » par un locuteur A et va entraîner certains modes de réactions de la part du locuteur B.

Dans le corpus, au tout début, le fils (locuteur A) agresse le père et on retrouve des procédés langagiers, caractéristiques de la violence verbale. Le fils cadet suit son père et son frère de très près et manifeste ainsi un certain harcèlement physique. En même temps, il fait preuve de harcèlement langagier : tours 1 et 3, « David à Marseille », tour 3, « cinq mille sept ». Ses propos sont agressifs car signifiés par une prosodie montante et une accélération du débit de parole en fin de segment.

*3<sup>ème</sup> étape : la violence cristallisée*

Face aux attaques de A, le locuteur B peut adopter différents comportements, notamment entrer résolument dans le conflit et prendre part à la montée en tension. Dans ce cas-là, il est fait usage de actes de langage péjoratifs comme la *menace* (souvent dans une forme d'injonction physique, « je vais te casser la tête »), le *mépris*, actes pragmatiques repérables dans le discours à forte valeur perlocutoire. La montée en tension se joue et se rejoue dans les différentes prises de parole des locuteurs sous formes de boucles interactionnelles où A et B interchangent leur place dans une joute verbale.

Cette entrée marquée dans la violence verbale peut être dépassée ou évitée à travers d'autres résolutions conversationnelles. Le locuteur B peut tenter de mettre un terme au conflit par la négociation, qui portera sur l'objet même du conflit ou sur la relation interpersonnelle. Dans ce cas, il faut que les deux locuteurs soient capables de « s'entendre » hors de tout sentiment d'atteinte à la face. D'une autre façon, le locuteur B peut décider d'opter pour la fuite ou l'évitement. La fuite consiste à se taire, voire à physiquement partir, ou à opter pour un changement thématique (« bon parlons d'autre chose »). L'évitement consiste à rester dans la thématique sans contre-attaquer, comme peuvent l'être des marques d'humour. Véronique Traverso (1996) parle pour l'évitement de *dispute évitée* quand il y a désaccord sans négociation ni explicitation, chacun des locuteurs restant sur ses positions ; on est dans un échange immobile.

Dans notre échange, le père (locuteur B) tente la fuite, en tout cas physiquement. Il refuse de se tourner vers son fils pour parler. Dans un premier temps, il essaie alors, contraint par son fils, (tour 2) de s'expliquer pour se justifier. Par sa question rhétorique (tour 2), il cherche à montrer que sa façon de travailler peut être légitime (« normal »). Malgré la tension, il offre une voie de négociation autour de cette question de ce qu'est la « normalité » dans le fonctionnement d'un garage. Cette négociation ne pourra se réaliser car au tour 3, en réponse, le fils signifie son désaccord en avançant l'argument du salaire. Pour lui, dans un garage « normal », on devrait gagner

l'équivalent du salaire minimum (SMIC à *cinq mille sept cent* francs). Le père reste lui aussi sur ses positions (tour 4) en lui montrant qu'à Marseille, le traitement sera sans doute le même. On s'aperçoit si on en reste au niveau strictement interactionnel que c'est le fils qui propose des thématiques (« un garage normal », « Marseille », « le salaire », « Nasser ») que le père réfute dans une absence de négociation interactionnelle (« c'est un garage normal », « Nasser travaille »). Il est à remarquer que la violence verbale joue la plupart du temps sur les échecs des thématiques négociées et que les interlocuteurs, dans un jeu verbal rapide et fulgurant, changent de thème pour acculer l'autre et le laisser sans défense. L'absence de réponse au thème avancé pousse souvent à l'insulte, comme dernier recours pour catégoriser et essentialiser. Entre les tours 2 et 4, il y a eu échec d'une éventuelle négociation et nous sommes dans une cristallisation de la violence verbale. Déjà dans le tour 4, les injonctions du père (« vas-y à Marseille ») expriment le rejet à la fois de l'argument et de la personne, forme de déconsidération et de mépris de l'autre, sans respect de sa face. La réponse du fils (tour 5) remet en cause le comportement de son père par une expression généralisante sur l'autre, marquée par les adverbes « toujours », « tout » (« de toute façon toi tu préfères toujours tout »), tout en lançant un argument à négocier, la différence de traitement entre les deux frères. Au tour 6, le père ne discute pas sur le fond, c'est-à-dire sur la considération des deux frères, mais reprendra davantage sur le registre méprisant dans une déconsidération de son fils (« il travaille lui »). Ces séquences interactionnelles rebondissent les unes par rapport aux autres, font effet d'accumulation, et expriment la montée en tension. Des tours 4 à 6, les locuteurs sont dans le mépris de l'autre qui va se conclure dans une forme d'insulte médiatisée, comme en dernier recours (tour 7) pour évacuer le trop de tension (« il te lèche le cul / Nasser c'est tout ») et trouver une issue à l'absence de négociation.

On peut en rester à ce que nous disent les interactions, et la mise en évidence d'absence de négociation, de reprise thématique et de catégorisation mutuelle des interlocuteurs (« le

père est catégorisé comme un responsable de garage « pas normal » et le fils comme un paresseux (« il travaille lui »).

En revanche, nous pouvons aussi considérer que la montée en tension est liée à des éléments déclencheurs contextuels qui reposent sur les représentations des locuteurs, sur leur statut respectif et sur leur identité. Et finalement sur des ruptures de contrat communicationnel.

Le père et le fils sont en mésentente voire en opposition idéologique sur des **représentations**, des idées morales liées aux groupes sociaux ou ethniques. Le fils va légitimer les différences et pourra alors s'orienter vers un conflit interpersonnel. Les différentes appréhensions des *universaux culturels* – relation à la famille, à la mort, au travail...- peuvent entraîner, dans des situations extrêmes d'incompréhension, des situations de conflit. Le conflit structurel s'actualise dans la transgression des normes sociales qui maintiennent l'ordre établi et qui sont donc particulièrement identifiables dans les structures institutionnelles, système scolaire, entreprises, famille comme c'est le cas ici. Dans ces situations, les **contrats de parole** (rituels conversationnels implicites liés à un contexte particulier) sont malmenés par la violence verbale, rupture provoquée et engendrée par des sentiments d'injustice et de relations dominants/dominés. Le fils remet ici en question l'autorité et la légitimité de son père et outrepassa le comportement filial attendu. La rupture du contrat communicationnel passe par la provocation et l'insulte. Il faut signaler toutefois que l'insulte reste médiatisée ; elle s'adresse à un tiers, le c'est le frère « il te lèche le cul Nasser ». Mais le père est indirectement offensé dans un rabaissement triangularisé et par l'emploi du mot grossier et trivial « cul ».

Dans ce corpus, le fils cadet remet en cause le fonctionnement d'une « institution », le garage familial et la hiérarchie entre les employés – les fils - instituée par le père car à travail supposé égal, le traitement est différent (tours 1-3- 5). Cette situation entraîne un sentiment d'injustice où sont contestés les rapports de dominants/dominés et la notion de « normalité », c'est-à-dire la relation à la norme où les **rôles et**

**statuts** sont bien définis. Dans un tel cas, le contrat de parole s'inscrit dans un contexte professionnel. Il aurait fallu pour le respecter demander un rendez-vous au « chef d'entreprise ». Mais, ici, à la dimension structurelle se rajoute la dimension personnelle puisque le patron est aussi le père. À partir du tour 5, le conflit s'actualise sous une forme interpersonnelle. On quitte l'objet du conflit pour passer à un conflit d'identité – remise en question de la personne et reproches. La rupture du contrat communication (du respect attendu) repose sur une remise en question de l'autre, dans un reproche de ce qu'il est, forme de *conflit d'identité* (OTT, H., 1997) On est dans le non-respect de la face, sans précaution locutoire et dans une recherche de l'avantage conversationnel pour un maintien ou prise d'une place haute.

La remise en cause de l'attitude personnelle de l'autre passe par une accusation en « tu ». Il s'agit de la part du fils et du père de garder l'avantage soit par l'expression de la victimisation et de la culpabilisation (« Nasser lui tu le payes bien »), soit par celle d'un jugement (« Nasser / il travaille lui »). Or, les jugements interpersonnels sont ici liés à des représentations culturelles sur la famille et le travail. On peut admettre que le fils cadet remet en question l'entraide familiale au sein de l'entreprise, qu'il demande avant tout (tour 5) d'être considéré comme un employé à part entière (« tu préfères toujours tout plutôt que de me payer »), d'autant plus qu'il mérite considération en tant que fils (tour 15 « un père ça / un père ça / un fils / moi je suis un esclave ici moi »). On peut aussi faire l'hypothèse que la divergence de point de vue sur ces thèmes repose sur le conflit de génération et sur l'entraide communautaire et familiale due à l'histoire de l'immigration.

Finalement, prendre en compte le contexte, les représentations des uns et des autres et leurs rapports de place dans un contrat de parole en rupture permet de saisir les motivations de la montée en tension, et cela en plus des contraintes du fonctionnement interactionnel.

*4<sup>ème</sup> étape : la violence physique*

Au-delà de la violence verbale, l'ultime recours pour se faire entendre est la violence physique dans une forme de passage à l'acte souvent annoncé pragmatiquement – par la parole ou le mimo-gestuel - dans les montées en tension (« si tu continues, ça va mal se passer »).

L'insulte est souvent le point de rupture avant la violence physique. Le père (tour 8) ne peut accepter l'irrespect manifesté par son fils et pour réparer cet acte menaçant répond par la gifle, dernière issue possible pour retrouver la face (« quoi // tu me dis ça à moi ton père »). Sans l'interposition du frère aîné, l'altercation aurait pu s'envenimer (tour 11) et le fils cadet est réduit à la profération d'une menace physique (« la prochaine fois je t'envoie à l'hôpital »). Là encore aux réponses interactionnelles routinisées dans la violence verbale (une insulte enclenche des menaces voire un passage à l'acte), les places des locuteurs (père/fils) permet de comprendre les changements interactionnels.

## **LE CHERCHEUR EN CONTEXTE**

On ne peut parler du contexte sans considérer la place occupée par le chercheur dans une telle étude. Il collecte ses données et s'incrit donc dans une certaine mesure comme participant – témoin ou acteur – du conflit.

### ***La subjectivité du chercheur face à la violence verbale***

Dans une perspective ethnométhodologique, la construction sociale n'est pas une donnée stable et préexistante, indépendante des interactions sociales, elle se modèle et module au gré des actions humaines, des savoirs, des apprentissages et des croyances de chacun. Le chercheur en tant que participant de l'action participe aussi de cette construction sociale. En même temps, il est essentiel de prendre en compte sa subjectivité, composante essentielle à la fois de la configuration des données et du réel (BLANCHET, P., 2000 ; HELLER, M., 2002).

En ce sens, le chercheur lui-même, dans une démarche empirico-inductive, est partie prenante des situations

d'interactions et peut se voir pris dans la violence verbale. Si la constitution du corpus en situation institutionnelle relève des pratiques habituelles de l'ethnographie de la communication (AUGER, N., FILLOL, V. LOPEZ, J. MOÏSE, C., 2003), en situation spontanée la position du chercheur, prise dans diverses contraintes, peut fluctuer : rôle de témoin, de médiateur, d'observateur ou même de provocateur/initiateur.

#### *Les différentes postures*

En milieu informel, il est souvent difficile de saisir promptement son matériel d'enregistrement. Le mieux, surtout si l'on est soi-même partie prenante de la violence verbale, qu'on veuille ou non entrer dans le jeu interactionnel, est de faire confiance à sa mémoire (même si je peux bien entendre toutes les insuffisances de cette méthode) pour tenter de retranscrire au mieux, par la suite, les interactions. Parfois, il est possible d'enregistrer mais souvent manque la première phase de montée en tension.

Il s'agit aussi de contrôler ses émotions et sa propre violence intérieure. Un tel projet, qui s'inscrit dans une recherche action, avec de nombreuses interventions de formation, demande une capacité réflexive de la part du chercheur face à ses comportements. Dans une telle perspective, notre équipe de recherche a dû se former à des pratiques de « gestion de conflits » ou de « communication non violente », reposant, au-delà de l'analyse et de la compréhension des phénomènes langagiers, sur une appréhension psychologique des relations verbales.

Le chercheur tout d'abord peut être, notamment en milieu formel et scolaire, témoin voire médiateur. Un des procédés fondamentaux mis en œuvre par l'école de Palo Alto (WATZLAWICK, P. WEAKLAND, R., FISCH, R., 1975), en particulier, celui qui consiste à régler un problème en sortant du cadre de la pensée auquel nous sommes généralement habitués : pour rompre certains schémas de communication, il faut ainsi s'extraire de la binarité du rapport, prendre de la distance et aller, d'un point de vue géométrique, chercher la tierce solution

à l'extérieur. Plus simplement, il s'agit d'insérer un point de vue tiers dans une relation binaire. L'idée d'une psychosociolinguistique (VAN HOOLAND, M., 2002) requiert la présence d'un tiers dans la communication - la partie "psycho" - qui joue un rôle mixte de réflecteur, mitigeur, mise à distance et objectivation par comparaison ; qui interroge du moins ce qui est *donné pour réel* par le locuteur à l'interlocuteur et qui pourra donc intervenir sur les routines interactionnelles particulièrement rapides et non contrôlées dans la violence verbale. Il est probable qu'une telle perspective annonce un changement à l'œuvre en ce qui concerne les représentations de l'altérité *à travers de nouvelles formes d'interactions*. On peut remarquer à cet égard l'importance donnée ces dernières années au rôle (nouveau) du *médiateur*, du *négociateur*, qui apparaît dans la résolution non violente des conflits (AUGER, N., FRACCHIOLLA, B. MOÏSE, C., 2005).

#### ***La place du chercheur dans la configuration des interactions***

Les éléments du contexte, comme on vient de le voir, contraignent le processus de la montée en tension. Nous avons déjà observé par exemple dans un des corpus que nous avons élaboré en situation de classe, que l'insulte est – contrairement à certaines idées reçues – très peu utilisée par les élèves à l'égard des enseignants en classe, donc en situation hiérarchisée. Si le corps professoral se plaint de la violence verbale, il s'agit avant tout, comme le révèlent les rapports émis sur les élèves, d'agitation, d'insolence voire de menace et non d'insulte. En revanche, l'insulte est le mode direct et fulgurant de violence verbale dans les interactions dans l'espace public (altercation entre automobilistes, commerces par exemple, transports publics). Ainsi, l'espace de production des interactions, les types de rapports entre locuteurs, les représentations induisent des modes de fonctionnement singuliers de la violence verbale, même si le schéma global reste le même. Il est clair que les locuteurs en situation informelle font appel à des ressources linguistiques (l'insulte) pour manifester un conflit, sans pour

autant prendre le risque de remettre en cause les rapports sociaux (comme c'est le cas dans une relation institutionnalisée) ou le rôle qui leur est assigné. *La position sociale des interlocuteurs influence les ressources linguistiques possédés et leur valeur pour les individus qui s'en servent* (HELLER, M., 1995 : 92).

### ***Analyse du corpus***

Ces extraits de corpus ont été recueillis dans la rue et rendent compte d'altercations entre des automobilistes et moi-même.

#### Extrait 1.

*La scène se passe devant ma porte. Je sors de chez moi. Dans la rue, une voiture est ralentie par un feu, la fenêtre du passager est ouverte. Le passager jette un papier*

C. vous avez jeté un papier

Conducteur (*se penche vers la fenêtre ouverte*). y a des gens qui sont payés pour ça / pour les ramasser

C. c'est pas très cool

Passager. tu peux le ramasser / toi

*La voiture démarre, le passager jette d'autres papiers par la fenêtre*

#### Extrait 2

*J'attends ma fille devant l'école. Une voiture se gare, les fenêtres sont ouvertes. La conductrice jette un paquet de cigarettes vide par terre*

C. (*ramasse le paquet de cigarettes*) vous avez jeté votre paquet par terre

Conductrice. Qui t'es toi / t'es de la police

C.une citoyenne comme vous

Conductrice. tu n'as que ça à faire

C. y a des poubelles / vous n'apprenez pas ça à vos enfants

Conductrice. ta gueule connasse / tu votes front national

C. écolo / la rue appartient à tout le monde

Conductrice. y a rien qui m'appartient / on paye des impôts / ça donne du travail

C. du travail pour ramasser la merde des autres (*C jette le paquet dans la voiture*)

Conductrice. tu le jettes dans ma voiture / je vais t'éclater la gueule. (*La conductrice sort de sa voiture*)

(*Regards entre C et la conductrice. La conductrice rentre dans sa voiture*)

Conductrice. tu es vilaine

C. ne me tutoyez pas

Conductrice. occupe-toi de ta vie et de ton cul / je t'emmerde connasse

*La voiture démarre*

Ces extraits révèlent un point essentiel. Pas plus que la scène construite et scénarisée de *Karnaval*, la participation volontaire du chercheur à l'échange, qui voulait éprouver des relations de tension, ne change fondamentalement le schéma de la montée en tension élaboré à partir d'enregistrements en situation « naturelle ».

D'un côté, les échanges sont fortement contraints par les thématiques (la plupart du temps proposées par celui « qui attaque »). On se rend compte que les interactions sont routinisées et que la violence verbale va crescendo autour de thématiques non acceptées par un des locuteurs, attitude qui entrave toute coopération possible. Dans la violence verbale, on bascule souvent et très vite du conflit sur l'objet au conflit sur

l'identité. Dans les deux extraits, les conducteurs ne peuvent accepter l'injonction implicite « vous avez jeté un papier, vous devez le ramasser ». Dans le premier extrait, on reste lors du premier échange sur un conflit d'intérêt autour du « pourquoi ramasser un papier ». Mais le jugement de valeur « c'est pas très cool », induit par C. fait basculer l'interaction dans le mépris verbal et physique. La réponse « tu n'as qu'à le ramasser / toi », avec emphase sur le « toi », renvoient d'un côté à un jugement et de l'autre à un certain dénigrement voire mépris, renforcé par l'implicite « tu peux t'abaisser à ça » et le tutoiement.

Dans le deuxième extrait la conductrice bascule tout de suite dans la provocation (« qui t'es toi / t'es de la police »). C. revient le plus possible à l'objet du conflit (respecter l'espace commun) « y a des poubelles » « la rue appartient à tout le monde » « du travail pour ramasser la merde des autres ». La conductrice use de son côté à la fois de l'insulte « ta gueule connasse », « je t'emmerde connasse » et de la menace « je vais te casser la gueule ». On voit que la conductrice ne négocie pas les thématiques mais les réfute dans la violence verbale. C'est seulement à l'argument « la rue appartient à tout le monde », qu'elle répond « y a rien qui m'appartient ». En revanche, la provocation de C. « la merde des autres », avec l'implicite « celle de la conductrice » et son intrusion dans l'espace privé de la voiture en jetant le paquet de cigarettes, provoque une menace « je vais te casser la gueule ». Provocation pour provocation.

Ainsi on se rend compte que la violence est fortement routinisée : les thématiques proposées sont réfutées et basculent dans des atteintes à l'identité. Les enchaînements interactionnels sont donc en partie contraints par l'interaction même.

D'un autre côté, le contexte, et ici donc la place du chercheur, avec ses valeurs permettent de mieux appréhender la tension. Se joue dans l'extrait deux une relative négociation autour de la liberté. La conductrice catégorise C. en « fasciste » qui entrave la liberté d'autrui et se catégorise elle-même positivement en

anarchiste/libertaire « y a rien qui m'appartient » « occupe toi de ta vie et de ton cul ». On voit bien ici qu'aux contraintes des interactions vient se greffer un conflit de valeurs inattendu qui fait monter la tension chez C. Le « du travail pour ramasser la merde des autres », s'accompagne d'un geste provocateur. Cette montée forte n'est pas seulement un présupposé, elle a bien été une réalité, vécue et ressentie, par moi-même. On voit aussi que la conductrice insulte (« ta gueule conasse ») quand on l'atteint sans doute sans ses valeurs, l'éducation des enfants notamment. L'insulte est le dernier recours face au manque d'arguments et joue sur la négation de l'autre dans son essence.

La seule chose qu'aurait pu entreprendre la chercheuse, c'était de jouer des techniques de communication non violente qu'elle maîtrise et connaît (décentration, retour sur l'objet du conflit, excuses, etc). Mais là n'était pas le but de l'expérience. Puisqu'il fallait capter de la violence verbale... Seul effet d'une certaine mise à distance est la relative gestion des émotions et le contrôle face aux attaques sur l'identité. Face au « ta gueule conasse » est retenue simplement la réparation au « tu votes front national », actualisée en « écolo ». Au « tu es vilaine » est renvoyé un « ne me tutoyez pas », qui fait écho au respect des normes interactionnelles (et donc de la face) et non pas à l'atteinte directe de l'identité.

Une telle posture du chercheur est, me semble-t-il, à privilégier. Maîtrisant les mécanismes de la violence verbale, il peut s'en faire l'observateur, la regarder se déroulant. Il peut ainsi éprouver les routines interactionnelles et en même temps, voir dans quelle mesure les facteurs contextuels et les valeurs (dont les siennes) jouent sur la montée en tension.

Mais encore faut-il avoir décidé de constituer son corpus un jour de bonne humeur et de quiétude personnelle...

## Références bibliographiques

AUGER, N., FILLOL, V., LOPEZ, J. et MOÏSE, C., 2003, “ La violence verbale : enjeux, méthode, éthique ”. *France, pays de contacts de langues*, Actes du colloque de Tours, 9 et 10 novembre 2000. Cahiers de l’institut de linguistique de Louvain, 2003, 131-150

AUGER, N., FRACCHIOLLA, B., MOÏSE, C., 2005, « Réactions au texte de Michelle Van Hooland » (sous la dir.), Van Hooland, M. (dir.) *Psychosociolinguistique, Les facteurs psychologiques dans les interactions verbales*, L’Harmattan, 95-107

AUGER, N., MOÏSE, C., 2006 (à paraître) “ Violence verbale, malentendu ou mésentente ? ”, Actes du colloque de Sousse (Tunisie), 15-17 avril 2004, *Le malentendu*, Université de Sousse

BLANCHET, P., 2000, *La linguistique de terrain*, Presses universitaires de Rennes

BOURDIEU, P., 1982, *Ce que parler veut dire*, Fayard

CHARAUDEAU, P et MAINGUENEAU, D. (Ed.), 2002, *Dictionnaire d’analyse du discours*, Seuil

GALATALO, R., et MIZZAU, M., 1998, « Conflit conversationnel et malentendu : quelques relations possibles », *La linguistique* 34-1, 151-164

FAIRCLOUGH, N., 1992, *Discourse and Social Change*, Cambridge, Polity Press.

GUMPERZ, J., 1982, *Discourse Strategies*. Cambridge University Press. Trad. française : *Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, L'Harmattan, 1989

HELLER, M., 1995, « Le concept de « situation », les pratiques langagières et les rapports interethniques », in VERONIQUE, D. et VION, R. (Ed.), *Des savoir-faire communicationnels*, 87-102

HELLER, M., 2002, *Eléments d'une sociolinguistique critique*, Lal, Didier

KERBRAT-ORECCHIONI, C., 2005, *Le discours en interaction*, Armand Colin

MOÏSE, C., 2002, « Pour quelle sociolinguistique urbaine ? » In *Pratiques langagières urbaines, enjeux identitaires, enjeux cognitifs*, VEI Enjeux, numéro 130, Centre de documentation pédagogique, Paris, 75-87

MOÏSE, C., 2003, « Des configurations urbaines à la circulation des langues... ou... les langues peuvent-elles dire la ville ? », *Frontières et territoires urbains, les frontières sociolinguistiques*, in Thierry Bulot, T. et Messaoudi, L. (dir.), *Sociolinguistique urbaine (frontières et territoires)*, Éditions Modulaires Européennes, Cortil-Wodon, Belgique, 53-80

MOÏSE, C., 2004, « Postures sociales, violence verbale et difficile médiation », In Delamotte-Legrand (Ed.) *Les médiations langagières*, Actes du colloque de Rouen, 7-8 décembre 2000, presses de l'université de Rouen, 335-349

MONDADA, L., 1998, « De l'analyse des représentations à l'analyse des activités descriptives en contexte », *Linguistique et représentations*, Cahiers de praxématique, Université Paul Valéry, n°31, Montpellier III, 115-148

PÊCHEUX, M., 1975, *Les vérités de La Palice*. Linguistique, sémantique, philosophie, Paris, Maspero

MOUGIN, S. (Ed.), 2006, *La médiance*, Presses universitaires de Reims

OTT, H., 1997, « L'approche constructive des conflits », *Cahiers de réconciliation*, numéro 1-2

TRAVERSO, V., 1996, *La conversation familiale*, Presses universitaires de Lyon

VAN HOOLAND, M., 2002, *La parole émergente. Approche psychosociolinguistique de la résilience. Parcours théorico-biographique*, L'Harmattan

VINCENT, D., 2005, « La qualification péjorative dans tous ses états », *Langue française*, 144, 59-81

VION, R., 1992, *La communication verbale*, Hachette

WATZLAWICK, P. WEAKLAND, R., FISCH, R., 1975, *Changements*, Points Seuil,